

*La maladie d'Alzheimer à la lumière des Ecritures,
et inversement*

par Jean Witt

- 156 -

Dans son compte rendu de mon livre *La plume du silence / toi et moi... et Alzheimer*, Bruno Frappat a écrit :

Dans un beau mouvement dialectique entre la souffrance humaine et l'espérance chrétienne, Jean Witt fait alterner les paroles de son épouse et des textes de l'Ancien et du Nouveau Testament. Il y trouve des correspondances, des structures et des images comparables. Il ne s'agit pas de consolations à trouver dans l'Ecriture, pas de pansements pour l'âme ou pour les sentiments saccagés, mais bien d'une harmonie à maintenir dans la dérélition, dans l'abandon de toute mémoire, dans la régression.¹

Je voudrais relever un certain nombre de ces correspondances entre le vécu de la maladie d'Alzheimer tel que Janine, mon épouse, me l'a fait comprendre, et des textes de l'Ecriture sainte. Elle a vécu sa maladie, qui a commencé en 1994 et qui a duré dix-huit ans, d'une part comme un dépaysement et d'autre part comme un dépouillement.

Moi qui l'accompagnais pendant tout ce temps et notais au jour le jour ses paroles, j'ai vécu ce dépaysement et ce dépouillement en résonance avec des textes de l'Ecriture sainte, qu'en raison de mon vécu antérieur de dominicain, je connaissais évidemment. Cependant, il n'y a pas seulement une correspondance entre les paroles de Janine et des textes de l'Ecriture, mais plus profondément entre son vécu de malade d'Alzheimer et mon vécu de frère dominicain, revivifié par cette maladie. Janine a été mon chemin vers l'Ecriture, et l'Ecriture mon chemin vers Janine.²

Le dépaysement

Son dépaysement, Janine l'a exprimé de la façon suivante :

Où est-ce qu'on est ici ?
On est dans quel pays ici ?

Ne se reconnaissant plus chez elle dans sa propre maison, elle dit :

1 *La Croix*, 24 janvier 2008.

2 Jean Witt, *La plume du silence / Toi et moi... et Alzheimer*. Paris : Les Presses de la Renaissance, 2007, p. 194.

Ce qui m'ennuie, c'est que je perds la mémoire.
Je crois que c'est parce que je suis maintenant absente
depuis trop longtemps de la maison.
Je voudrais partir d'ici et rentrer à la maison.
Quand est-ce que je serai revenue à moi-même ?³

Dépaysée mentalement, Janine m'a dépaysé spirituellement. Par sa maladie elle me quitte. Mais elle m'invite à me quitter moi-même et m'interpelle par son existence d'Alzheimer sur le sens de ma vie. Elle me fait entendre la parole de Dieu adressée à Abraham : « Quitte ton pays, ta parenté et la maison de ton père, pour le pays que je t'indiquerai. »⁴ En partant sans cesse à la recherche de sa maison, en réalité à la recherche d'elle-même, elle m'a fait partir vers moi-même, vers là où je ne sais pas. Par sa maladie d'Alzheimer, Janine m'invite à une aventure spirituelle.

Elle m'a fait comprendre qu'en étant absent depuis trop longtemps de ma maison intérieure, j'avais perdu la mémoire de Dieu. Sa question récurrente : *Où est Jean ?*⁵ – et la première fois, cela m'a sidéré – prenait un sens nouveau. Oui, où étais-je ? Je songe à cette parole de Dieu adressée à Adam après la chute : *Où es-tu ?* N'étais-je pas loin de moi-même, et partant loin de Dieu ?

Janine m'a transmis métaphoriquement le désir d'aller vers la maison du Seigneur :

J'ai demandé une chose au Seigneur
La seule chose que je cherche :
Habiter la maison du Seigneur
Tous les jours de ma vie.⁶

Ne sachant plus qui j'étais, Janine a, souvent, cherché à faire ma connaissance. Elle me demandait : « Où habites-tu ? » Pour connaître quelqu'un, ne faut-il pas savoir où il habite ? Aussi, les deux premiers disciples, cherchant à connaître Jésus, lui demandèrent-ils : « Maître, où demeures-tu ? 'Venez et voyez', leur dit-il. Ils allèrent donc et virent où il demeurerait et ils restèrent auprès de lui ce jour-là. »⁷ Oui, Janine m'a questionné au sujet de ma véritable demeure.

Le panier de haricots verts

Nous sommes en juillet 1996. Je viens de cueillir les premiers haricots verts dans notre jardin. Je montre à Janine le panier rempli de ma récolte :

3 *Ibid*, p. 61.

4 Livre de la Genèse 12, 1.

5 Jean Witt, *op. cit.*, p.34.

6 Psaume 27, 4.

7 Evangile selon saint Jean 1, 38-39.



- Regarde, ce soir je te ferai des haricots verts. Les premiers de cette année.
- J'aime pas.
- Comment, tu n'aimes pas les haricots verts ?
- Je ne peux pas aimer quelque chose puisque je ne suis pas dans mon pays.⁸

- 158 - Je m'attendais qu'elle se réjouisse de manger quelque chose que je savais qu'elle aimait. Mais c'était oublier que sa maladie la faisait vivre en exil. Comme à travers une parabole, Janine m'a invité à trouver ce que saint Augustin appelle la *tristesse de notre exil, cet état où nous sommes loin de Dieu*⁹.

Janine ne pouvait pas plus aimer les haricots verts que le peuple d'Israël ne pouvait chanter un cantique sur une terre étrangère. Voici le psaume 137, intitulé par la Bible de Jérusalem :

La balade de l'exilé

Au bord des fleuves de Babylone
 Nous étions assis et nous pleurons,
 Nous souvenant de Sion ;
 Aux peupliers d'alentour
 Nous avons pendu nos harpes.

Et c'est là qu'ils nous demandèrent
 Nos geôliers, des cantiques,
 Nos ravisseurs, de la joie :
 Chantez-nous, disaient-ils
 Un cantique de Sion.

Comment chanterions-nous

Un cantique à Yahvé
 Sur une terre étrangère ?

Comment Janine aimerait-elle des haricots verts sur une terre étrangère ?

Alzheimer de Dieu

Celui qui n'a pas ressenti cette tristesse de son exil
 ne songe pas à revenir dans sa patrie.¹⁰

8 Jean Witt, *op. cit.*, p. 80.

9 Commentaire du Psaume 49.

10 Saint Augustin, commentaire du psaume 49.

Mai 1999, j'écris à Janine :

Mon exilée bien-aimée,

Toi, affligée parce que tu ne te sens pas chez toi « ici »¹¹. Toi qui veux partir et retourner dans ton pays. Tu m'apprends la vraie tristesse selon saint Augustin :

« Tristesse que nul ne découvrira sinon celui qui l'aura cherchée. Tu as la santé, demande-toi si tu es malheureux ; car il est facile qu'un malade se sente malheureux ; quand tu vas bien, vois si tu es malheureux, malheureux de n'être pas encore avec Dieu »¹².

Tu m'as fait le don de ta tristesse. Cette tristesse de l'exil que tu ressens en raison de ta maladie, tu m'invites à la ressentir au plan spirituel. Tu fais de moi, métaphoriquement, un Alzheimer spirituel, un Alzheimer de Dieu.¹³ Mais la tristesse selon saint Augustin de n'être pas encore avec Dieu, est en même temps joie de le chercher. Tu m'as fait le don de cette joie. Oui, comme le chante le psaume 105 au verset 3 : « Joie pour les cœurs qui cherchent Dieu »¹⁴. Je songe à cette parole d'une amie : Je suis impressionnée par la façon dont vous vivez la maladie de Janine comme une vocation...

L'amour dépaycé

Comme elle était à la recherche de sa maison, Janine était aussi à la recherche de son mari. « Où est Jean ? Tu ne l'as pas vu ? » Ça a commencé ainsi en septembre 1994 et cela continuera pendant plusieurs années. Mais la première fois, j'avais si peur de l'avoir perdue que je ne voyais pas l'amour que Janine me manifestait. Et pourtant, elle ne m'a jamais autant aimé : ses yeux étant empêchés de me voir, Janine a fait de moi le confident à qui elle a raconté son amour pour *Jean*. Décapant et merveilleux à la fois.¹⁵ C'est pourquoi, si je l'ai appelée *mon amour dans la nuit*, je l'ai aussi appelée *mon Cantique des cantiques*. Mai 1996 : « Je voudrais rejoindre Jean, mais je ne sais pas si j'y arrive. » Elle va sur le perron :

Jean ! Jean !
Où il est ?
Viens vite, viens vite.
Coucou, coucou.
Je vais guetter.
Guetter, guetter !

11 C'est-à-dire dans notre maison.

12 Saint Augustin, *op. cit.*

13 Jean Witt, *op. cit.*, p. 81.

14 *Ibid*, p. 118.

15 *Ibid*, p. 107.



Ecomusée d'Alsace.
Photographie de Jean-Luc Hohl Muller. .

J'ai mal, mal.
Je voudrais l'avoir ici dans la maison.
Je mourrais s'il lui arrivait quelque chose.
Si tu le vois, dis le moi.¹⁶

Paroles en résonance avec celles de la bien-aimée du Cantique des cantiques :

Sur ma couche, la nuit, j'ai cherché
Celui que mon cœur aime.
Le l'ai cherché, mais ne l'ai point trouvé.¹⁷
Je l'ai appelé, mais il ne m'a pas répondu.¹⁸

29 octobre 1995.

Où est Jean ?
Vous ne savez pas où il est ?
C'est un homme merveilleux !
Je ferai toute la ville pour le retrouver.

Elle s'en va dans le village et revient au bout de trois quarts d'heure, accompagnée de Madame Marinette¹⁹ :

- Le voilà votre mari.
Vous l'avez retrouvé !
- Où étais-tu ?
Je t'ai cherché dans tout le village.
J'ai eu si peur !²⁰

Et elle se jette dans mes bras... C'est encore le Cantique des cantiques :

Dans les rues et sur les places,
Je chercherai celui que mon cœur aime.
...
Les gardes m'ont rencontrée,
Ceux qui font la ronde dans la ville :
« Avez-vous rencontré celui que mon cœur aime ? »

16 *Ibid.*, p. 107.

17 Cantique des cantiques 3,1.

18 *Ibid.*, 5, 6.

19 Notre femme de ménage depuis 1985.

20 Jean Witt, *op. cit.*, p. 117.

A peine les avais-je dépassés,
J'ai trouvé celui que mon cœur aime.
Je l'ai saisi et ne le lâcherai point.²¹

L'amour dépaycé de Janine n'est autre que celui de la bien-aimée du Cantique des cantiques !

- 162 -

Le dépeuillement

Si Janine a vécu sa maladie comme un dépaycement, elle l'a, en même temps, vécue aussi comme un dépeuillement, ou, comme elle disait, un *dévêtement*. La maladie d'Alzheimer est un processus de pertes, plus ou moins rapide, mais inexorable dans l'état actuel de la médecine : perte de la mémoire, perte des savoirs, des savoir-faire, du langage, de la marche et de tout ce que la personne a appris depuis la toute petite enfance. Alzheimer est le maître des désapprentissage. Et la personne finit par être totalement dépendante. Pendant plusieurs années, Janine eut une conscience douloureuse de ces pertes :

J'ai tout perdu.
Je ne parle pas du fric.
J'ai perdu tout ce que je savais.²²

Nous nous promenons et croisons un cheval tirant une charrette. Janine me dit :

- Je suis comme ce cheval.
- Comme ce cheval ?
- Oui, il ne parle pas.
Et moi je ne sais plus parler.
Je perds mon langage.²³

Une autre fois :

J'ai tant de capacités que je ne peux plus exercer.
Tu dois souffrir avec moi qui deviens de plus en plus minus.
Rappelle-toi ce que j'ai été.
Je ne suis plus rien.²⁴

21 Cantique des cantiques 3, 2-4.

22 Jean Witt, *op. cit.*, p. 153.

23 *Ibid.*, p. 174.

24 *Ibid.*, p. 152.

Puis cette interrogation :

Qui m'a dépouillée de ce que j'avais ?

Qui m'a dépouillée de mes idées ?

Être dépouillé, c'est comme ôter ses vêtements.²⁵

Alors, un jour de mai 1996, deux ans après le début de sa maladie, Janine, ayant crié toute sa détresse, a appelé à l'aide par ces mots :

Qui est-ce qui va m'aider ?

Quand est-ce qu'il y en aura un

qui va se déshabiller

pour m'habiller, moi ?

En même temps qu'elle définissait sa maladie comme un dépouillement-dévêtement, elle m'a fait comprendre que je ne pouvais l'aider qu'en acceptant d'être *déshabillé* moi-même. A son *dévêtement* subi devait correspondre mon *dévêtement* volontaire. Je songeais à cette parole de Jésus :

*J'étais nu, et vous m'avez vêtu*²⁶

J'ai souvent médité sur cet étonnant questionnement de Janine, tout particulièrement pendant la Semaine Sainte. Je ne pouvais pas ne pas me tourner vers Celui qui s'est *déshabillé* pour nous *habiller* tous.²⁷ 17 avril 2003, Jeudi-saint :

Au cours d'un dîner, Jésus sachant que le Père avait tout remis en ses mains et qu'il était venu de Dieu et retournait à Dieu, il se leva de table, déposa ses vêtements, et prenant un linge il s'en ceignit. Puis il versa de l'eau dans un bassin et se mit à laver les pieds de ses disciples et à les essuyer avec le linge dont il était ceint...²⁸

(J'ai souvent pensé à ce geste de Jésus quand, Janine devenue totalement dépendante à partir de 2007, j'ai apporté aux infirmières la bassine d'eau pour la toilette, à laquelle je participais.) En *déposant ses vêtements*, Jésus se *déshabille* de sa divinité pour prendre la tenue et la fonction de l'esclave :

- 163 -

Lui, de condition divine,
ne retint pas jalousement
le rang qui l'égalait à Dieu.
Mais il s'anéantit lui-même

25 *Ibid.*, p. 152.

26 Matthieu 25, 36

27 Jean Witt, *op. cit.*, p. 227 ss.

28 Evangile selon saint Jean 13, 3-5.

prenant condition d'esclave
et devenant semblable aux hommes.²⁹

Par sa maladie qui la dépouille et la *vide* d'elle-même, Janine me met en présence du dépouillement-dévêtement de Jésus. Elle est pour moi l'image de ce dépouillement en même temps qu'elle y participe :

- 164 -

Je n'ai plus rien.
Je ne suis plus rien.
Me voici, moi, la pauvre.³⁰

Comment ne pas penser au *Ecce homo ! Voici l'homme !* de Pilate montrant Jésus à la foule le vendredi saint ?³¹ Le vendredi saint, justement, *quand les soldats eurent crucifié Jésus, ils prirent ses vêtements, dont ils firent quatre parts, et la tunique. Cette tunique était sans couture, tissée tout d'une pièce de haut en bas ; ils se dirent entre eux : « ne la déchirons pas, mais tirons au sort qui l'aura ».* Ainsi s'accomplit l'Écriture :

Ils se sont partagé mes habits,
et mon vêtement, ils l'ont tiré au sort.³²

19 avril 2003, Samedi saint : Ma Janine, Camille³³ m'a écrit une belle lettre qu'il conclut ainsi : « Retrouver sa nudité, son innocence, son ignorance, Dieu nous attend là. Ne lâche pas la main de Janine. Même lorsqu'elle ne sera plus là, elle te reliera encore à la sagesse, à l'amour. » Ta maladie t'a dépouillée de tout, et tu m'apparais dans ta nudité, revêtue de Dieu. Je songe à ce que tu m'as dit au début de ta maladie, en juin 1995 :

Je voudrais être nue,
Pas dans le sens malhonnête
Mais dans le sens de la beauté,
De la pureté.

Tu es d'une innocente beauté. Ne faut-il pas être nu pour être revêtu de Dieu ? Et l'habit de Dieu est pureté, beauté, transparence. Nudité et plénitude. Nue plénitude.³⁴

Le 26 novembre 2012, *son pouls a cessé de battre*. C'est par ces mots que Jane, l'infirmière venue faire le *change* à quatre heures de l'après-midi, m'a annoncé la mort de Janine. Puis elle m'a pris dans ses bras... La toilette mortuaire

29 Lettre de saint Paul aux Philippiens 2, 6-7.

30 Jean Witt, *op. cit.*, p. 229.

31 Evangile selon saint Jean 19,5.

32 Evangile selon saint Jean 19, 23-24.

33 Un ami peintre.

34 Jean Witt, *op. cit.*, p. 230.

terminée, nous avons revêtu Janine d'une aube blanche que j'avais fait confectionner par les sœurs carmélites de Marienthal.³⁵ J'y avais fait broder en rouge ces mots de Janine, entendus au début de notre rencontre en 1962, et que j'entends toujours : « Je t'aime, tu sais tout. »

La maladie de Janine m'a fait entendre cette parole comme venant d'elle et de plus loin qu'elle. Comme étant sa parole et celle de Dieu. « Quand est-ce qu'il y en aura un qui va se déshabiller pour m'habiller, moi ? », a dit Janine au début de sa maladie. Voici donc comment nous avons habillé Janine, elle dont la mort m'a *déshabillé*. Revêtue de cette tunique brodée d'amour, elle pouvait partir et frapper à la porte de la *maison du Père*. Et on lui aura ouvert. Que se réalise pour elle cette promesse évangélique : « A qui frappe, on ouvrira. »³⁶ Qu'elle s'ouvre pour Janine cette porte, elle si longtemps prisonnière de sa maladie ! Que se réalisent pour elle ces promesses adressées, selon le livre de l'Apocalypse, aux églises de Sardes et d'Ephèse :

Le vainqueur sera revêtu de blanc
et son nom
je ne l'effacerai pas du livre de Vie.³⁷

Et en résonance avec les becquées que j'ai données à Janine, devenue totalement dépendante les six dernières années de sa maladie :

Au vainqueur, je ferai manger
de l'arbre de vie
placé dans le Paradis de Dieu.³⁸

Voici Janine de retour désormais dans son pays, où elle peut aimer les *haricots verts* et chanter au Seigneur les paroles brodées sur sa tunique blanche : « Je t'aime, tu sais tout. »

*La parabole du fils prodigue, ou fils perdu*³⁹

J'aime cette parabole – mais qui ne l'aime pas ? – pour plusieurs raisons, mais tout particulièrement depuis que je la lis à la lumière de la maladie d'Alzheimer, telle que Janine l'a vécue. *Le fils prodigue* ou *fils perdu* est à l'image de *l'Alzheimer prodigue ou perdue* que Janine était devenue, elle sans le vouloir, contrairement au fils qui a quitté volontairement la maison de son père et dilapidé tous ses biens. Il est devenu un *fils Alzheimer*. Janine, c'est Alzheimer - 165 - qui l'a poussée hors de sa maison. Selon ses propres mots, elle a été *kidnappée* :

35 Village et lieu de pèlerinage marial à 4 km de chez nous, à 20 km au nord de Strasbourg.

36 Evangile selon saint Matthieu 7, 8.

37 Livre de l'Apocalypse 3, 5.

38 *Ibid.* 2,7.

39 Luc 15, 11-32.

Vous êtes des voleurs.
 Vous êtes des voleurs de femmes !
 Ramenez-moi chez moi.
 J'ai été kidnappée !⁴⁰

- 166 - Janine se vivait loin de sa maison. Nous l'avons vu plus haut. Du *filz Alzheimer*, il est dit qu'il *partit pour un pays lointain*⁴¹. Janine, Alzheimer l'a fait partir, elle aussi, pour un *pays lointain* où je n'ai cessé d'essayer de la rejoindre :

Comment te rejoindre ?
 Je cherche ton regard,
 mais il est absent,
 plongé dans je ne sais quel abîme.⁴²

Elle était devenue mon étrangère bien-aimée à qui je n'ai cessé d'écrire, me demandant qui elle était : « Qui es-tu, toi à qui j'écris ? »⁴³ Le fils prodigue *dissipa son bien* volontairement. Les biens de Janine, Alzheimer les lui a volés. Il l'a dépouillée, lui a ôté ses vêtements, comme nous l'avons décrit plus haut. Finalement, l'un volontairement, l'autre involontairement, ils en sont arrivés au même point. Il est dit en effet que le fils prodigue *commença à être dans le dénuement*⁴⁴. Voici donc les deux ayant tout perdu et se sentant perdus. « J'ai tout perdu ce que j'avais », a dit Janine, et elle se sentait effectivement perdue :

J'ai une grande douleur,
 je ne sais plus où je suis.
 Je ne suis plus chez moi.⁴⁵
 Pourquoi je suis ici ?⁴⁶

Quant au *filz perdu*, il s'était fourvoyé dans une situation telle qu'il fut réduit à *vouloir se remplir le ventre avec les caroubes que mangent les cochons*. « Je suis ici à mourir de faim »⁴⁷, disait-il. Et il fallait vraiment *mourir de faim* pour vouloir manger ces caroubes, dont un proverbe juif dit : Qui en mange fait pénitence. Et pour Janine, les haricots verts que je lui proposais à manger dans un pays qui n'était pas le sien, lui paraissaient aussi mauvais que les caroubes. Alors elle voulait *partir d'ici et rentrer à la maison*. Et le fils prodigue : « Je veux partir, retourner vers mon père (...). Il partit

40 Jean Witt, *op. cit.*, p. 70.

41 Luc 15,13.

42 Jean Witt, *op. cit.*, p. 13.

43 *Ibid.*, p. 162.

44 Luc 15, 14.

45 Jean Witt, *op. cit.*, p. 77.

46 *Ibid.*, p. 72.

47 Luc 15, 16-17.

donc et s'en retourna vers son père. »⁴⁸ Mais avant de se décider à rentrer chez son père, le fils *est rentré en lui-même*⁴⁹. Janine aussi en partant à la maison voulait *revenir à elle-même*. Les deux partaient donc vers eux-mêmes. Les deux qui étaient *perdus*, voulaient se retrouver eux-mêmes. « Comme il était encore loin, son père l'aperçut et fut touché de compassion ; il courut se jeter à son cou et l'embrassa longuement. »⁵⁰ « Comme il était encore loin... » : On devine que le père se tenait sur le pas de la porte et guettait le retour de son fils. A travers sa maladie, Janine aussi a vécu intensément cette attente du retour, non pas du fils, mais du mari aimé. Tout particulièrement ce 1^{er} août 1997, quand elle m'attendait debout derrière la porte vitrée du salon de coiffure où je l'avais laissée entre les mains de la coiffeuse. Quand elle m'a vu revenir :

Ah, te voilà !
Je t'attendais avec joie.
Je te donne un baiser d'attente.⁵¹

Son visage était radieux. Je me suis rappelé ses paroles sur le perron : « Jean, Jean ! Où est Jean ? Je vais guetter. Guetter, guetter... » Janine me fait comprendre l'attente du père de la parabole qui a guetté le retour du *fils perdu*. Si Janine me fait comprendre le fils de la parabole, elle me fait aussi comprendre le père. Janine m'apprend l'attente de Dieu. Et il *l'aperçut alors qu'il était encore loin*. D'une certaine manière le père n'a jamais perdu de vue son fils comme moi-même je n'avais jamais *perdu de vue* Janine malgré son éloignement causé par sa maladie. *Comment tu me vois ?* Telle était sa question récurrente. Je n'ai cessé de la *voir dans la lumière à laquelle elle m'a conduit*⁵². Il courut se jeter à son cou et l'embrassa longuement. Le père aura donné un *baiser d'attente* à son fils de retour à la maison. Janine ne reviendra plus dans sa maison au sens d'en reprendre possession comme avant sa maladie. Elle ne reviendra plus du *pays lointain* où Alzheimer l'a déportée. Cependant, le 26 novembre 2012, elle est partie dans un pays autre, elle est retournée dans la *maison du Père*, qui l'aura accueillie avec un *baiser d'attente*. Le père dit à ses serviteurs : « Vite, apportez la plus belle des robes et l'en revêtez, mettez-lui un anneau au doigt et des chaussures aux pieds. »⁵³ Sur le tableau de Pompeo Batoni, le père revêt le fils, qui n'a plus rien sur le dos, de son propre manteau pourpre. Il le revêt d'amour. Il le revêt de sa paternité. Janine, sur son lit de mort, n'a-t-elle pas été revêtue de la *plus belle des robes*, une robe nuptiale *brodée d'amour* ? Elle qui a dit qu'elle voulait être nue, dans le sens de la pureté, de la beauté, aura été revêtue de Dieu. *Amenez le veau gras, tuez-le, mangeons et festoyons* (c'est fini, les caroubes), *car mon fils que voilà était mort et il est revenu à la vie ; il était perdu et il est retrouvé ! Et ils se mirent à festoyer*.⁵⁴ Et Janine, après avoir traversé cette espèce de mort qu'est la maladie d'Alzheimer, ne serait-elle pas, elle aussi, *revenue à la vie* ? Elle qui était *perdue*, ne se serait-elle pas *trouvée* ? Après la mort de Janine, sœur Marie-Odile, bénédictine et amie, m'a écrit :

- 167 -

48 Luc 15, 18-20.

49 Luc 15, 17.

50 Luc 15, 20.

51 Jean Witt, *op. cit.*, p. 115.

52 Ibid., p. 144.

53 Luc 15, 22.

54 Luc 15, 23-24.



Ecomusée d'Alsace.
Photographie de Jean-Luc Hohl Muller.

Notre mésange⁵⁵ est passée doucement, sans aucun effort, dans les bras de Dieu parce que tu l'avais admirablement préparée à la Rencontre, ayant été pour elle, en quelque sorte, la transparence de Son Amour [...]. Mon cœur saigne, et en même temps il déborde d'actions de grâce. Janine est là, près de toi, dans ton cœur, heureuse, transfigurée, ayant retrouvé toutes ses facultés. Elle te voit et elle tient ses yeux pleins de gloire sur tes yeux pleins de larmes.

Invitée au festin du Royaume, Janine peut *festoyer*... Et voici que les rôles sont inversés. C'est moi qui suis dans un *pays lointain*, et Janine m'attend sur le seuil de la *maison du Père*. Lors de la cérémonie des funérailles de Janine, j'ai lu ce poème :

Le baiser d'attente

Rattrapée par les bras de Dieu
N'est-ce pas là
Ma mésange envolée
Que désormais nous devons te chercher ?

N'est-ce pas là
Ma mésange si longtemps nourrie
Que désormais dans la maison du Père
Tu m'invites à déjeuner ?

N'est-ce pas là,
Guetteuse bien-aimée
Que désormais tu m'attends
Comme tu m'attendais
Au salon de coiffure du village
Derrière la porte vitrée.

Tu avais guetté...
Et à mon arrivée :
« Ah, te voilà !
Je t'attendais avec joie.
Je te donne un baiser d'attente ».

Ton visage était radieux.
Un nouveau baiser m'attend...
Le baiser de mon ange et
Je l'espère
Le baiser d'attente du Père.

55 J'ai appelé Janine ma *mésange*, car, les dernières années, je lui donnais la becquée comme je voyais faire les mésanges avec leurs petits qui nichaient dans un creux du mur de l'annexe de notre maison.



Si la maladie d'Alzheimer est un dépaysement et un dépouillement, et nous avons retrouvé ces deux thèmes dans la parabole du *Fils perdu* et *prodigue*, elle entraîne aussi chez le malade un trouble cognitif qui va en s'aggravant. *Trouble cognitif* est un mot employé par le neurologue, qui en mesure l'étendue dans des consultations mémoire. Dans la réalité cela se traduit par une vie bouleversée, quand tout à coup celle avec qui vous vivez ne vous reconnaît plus. Cela s'est passé pour moi au mois de septembre 1994, quand sans que je m'y attende, Janine me dit : « Où est Jean ? » Le cœur battant, je lui réponds : « Mais c'est moi ! » Elle me répond : « Tu n'es pas Jean. Il faut appeler Catherine. »⁵⁷ C'était la première fois – mais cela se reproduira souvent – que les yeux de Janine étaient empêchés de me reconnaître. Et cela nous amène au récit, dans l'évangile de Luc, des pèlerins d'Emmaüs. L'évangile préféré de Janine était justement celui des pèlerins d'Emmaüs. Je le lis aujourd'hui à la lumière de la maladie de Janine, à tel point que j'appelle ces deux pèlerins les *Alzheimer d'Emmaüs*. « Et voici que ce même jour,⁵⁸ deux d'entre eux (les disciples de Jésus) faisaient route vers un village du nom d'Emmaüs, à soixante stades (environ 12 kilomètres) de Jérusalem, et ils s'entretenaient de tout ce qui s'était passé. Or tandis qu'ils devisaient et discutaient ensemble, Jésus en personne s'approcha et fit route avec eux ; mais leurs yeux étaient empêchés de le reconnaître. » Je relève tout d'abord que nos deux disciples sont *en route*, comme Janine qui, voulant *partir d'ici et rentrer à la maison*, sortait tout le temps et prenait la route, du moins pendant les dix premières années. Elle m'a dit : (6 janvier 1999) « Je vais m'en aller sur la route. » (16 janvier 1999) « Je prends la rue et je marche jusque chez ma mère. » 7 juin 1998 « Viens avec moi dans la rue. »⁵⁹ On dit des malades d'Alzheimer qu'ils ont besoin de *déambuler*. Et il faut les surveiller et même les empêcher de partir. Et si les malades d'Alzheimer étaient des pèlerins ? Et si on faisait route avec eux ? Donc Jésus *fait route* avec nos deux pèlerins, mais *leurs yeux étaient empêchés de le reconnaître*, comme les yeux de Janine étaient empêchés de me *voir*, sinon elle ne se serait pas demandé où était *Jean*. C'est la raison pour laquelle j'appelle ces deux pèlerins les *Alzheimer d'Emmaüs*. Jésus leur dit : « Quels sont donc ces propos que vous échangez en marchant ? » Et ils s'arrêtèrent, le visage morne. L'un d'eux, nommé Cléophas, lui dit : « Tu es bien le seul habitant de Jérusalem à ignorer ce qui s'est passé ces jours-ci. » C'est comme si Janine m'avait dit : Tu es bien le seul habitant de Weitbruch⁶⁰ à ignorer que j'aime Jean. Jésus aurait pu leur répondre : « *Comment l'ignorerais-je ? Ce qui s'est passé ces jours-ci me concerne au premier chef.* » Eh bien, ils ne l'auraient pas cru, comme Janine ne me croyait pas, quand, me demandant où était son mari, je lui répondais, au début : « C'est moi Jean, ton mari. » Elle répliquait :

Mais-non, ce n'est pas toi.
Je sais reconnaître les visages.

56 Luc 24,13-35.

57 Il s'agit de la fille de Janine : voir Jean Witt, *op. cit.*, p. 34.

58 Le dimanche de Pâques.

59 Jean Witt, *op. cit.*, p. 238.

60 Notre village, à 20 kilomètre au nord de Strasbourg.

Je sais qui est qui.
Tu divagues.⁶¹

A sa question récurrente : « Où est Jean ? » J'ai appris à répondre en substance : « Parle-moi de Jean. » Et alors, au lieu de me traiter de menteur, elle me racontait, comme à un confident, son amour pour *Jean* : C'est un homme merveilleux ! Je ferai toute la ville pour le retrouver.⁶² De même, Jésus dit aux deux pèlerins : *Quoi donc ?* Sous-entendu : *Racontez-moi ce qui s'est passé.* Alors ils racontent à Jésus l'histoire de Jésus, son procès, sa condamnation à mort et sa crucifixion. Deux mille ans avant Naomi Feil, Jésus pratique la méthode de validation, mise au point et diffusée par la psychologue américaine, née en 1933 : « La validation emploie l'empathie pour s'accorder à la réalité intérieure de la personne désorientée. Être en empathie ou marcher dans les pas de l'autre, permet de gagner la confiance. »⁶³ C'est bien ce que Janine m'a fait comprendre quand elle m'a répondu : *Si tu me racontes des choses comme ça* (à savoir que j'étais son mari), *je ne peux plus avoir confiance en personne.*⁶⁴ Quant aux deux pèlerins, ils avaient de quoi être *désorientés* par la tournure des événements à Jérusalem, qui a mis fin à leur rêve messianique. Ils racontent toutefois à Jésus quelque chose qui les a bouleversés : « Quelques femmes qui sont des nôtres nous ont, il est vrai, bouleversés. S'étant rendues au grand matin au tombeau et n'y ayant pas trouvé son corps, elles sont revenues nous dire que des anges mêmes leur étaient apparus, qui le déclaraient vivant. Quelques-uns des nôtres sont allés au tombeau et ont trouvé les choses comme les femmes avaient dit ; mais lui, ils ne l'ont pas vu. » Comment Jésus a-t-il résisté à leur dire : « C'est moi, Jésus en personne, vous me voyez ! » Mais nos pèlerins-Alzheimer n'étaient pas encore prêts à croire leurs yeux. Au lieu de cela, Jésus les prépare à le reconnaître. Il le fait avec empathie, c'est-à-dire en *s'approchant* d'eux, en *s'accordant à leur réalité intérieure*. Il continue à marcher dans leur pas au propre comme au figuré. C'est la définition de l'accompagnement, en tant qu'elle utilise la méthode de *validation*.

Jésus leur interprète ce qui s'est passé à Jérusalem, ainsi que les dires des femmes, à la lumière des Ecritures : *Et commençant par Moïse et parcourant tous les prophètes, il leur interprète dans toutes les Ecritures ce qui le concernait.* Jésus leur parle du Christ sans dire que c'est lui. A eux de le découvrir : *Ne fallait-il pas que le Christ* (c'est-à-dire le Messie) *endurât ces souffrances pour entrer dans sa gloire ?* Mais les yeux de nos pèlerins-Alzheimer ne s'ouvrent toujours pas. Cependant, comme ils le diront par la suite : *Notre cœur n'était-il pas tout brûlant quand il nous parlait en chemin et qu'il nous expliquait les Ecritures ?* Comment celui qui est *le Chemin*⁶⁵ parlerait-il autrement qu'*en chemin*, chemin faisant avec ceux à qui il s'adresse ? Il *s'approche* d'eux avec douceur, tout en gardant la bonne distance, car il n'exerce aucune violence sur ces *esprits sans intelligence, lents à croire*. En leur *expliquant les Ecritures*, il fait appel à leur intelligence, les incitant à croire, sans rien forcer.

Le cœur des disciples est *brûlant* alors qu'ils ne reconnaissent pas encore explicitement Jésus, comme le cœur de Janine l'était ce jour de février 1998, quand elle m'a dit :

61 Jean Witt, *op. cit.*, p. 20.

62 Ibid. p. 117.

63 Jacques Roux-Brioude et Frédéric Munsch, *Validation, la méthode de Naomi Feil*. Rueil-Malmaison : Lamarre, 2003, p. 5.

64 Jean Witt, *op. cit.*, p. 23.

65 Evangile selon saint Jean, 14, 6.

- Tu es gentil, toi.
 - Pourquoi donc ?
 - Je le perçois comme ça.
- On ne se connaît pas,
et il y a tout de suite quelque chose qui passe.

- 172 -

De même, il y a quelque chose qui *pass*e entre Jésus et les disciples avant même que leurs yeux ne s'ouvrent. Mais déjà leur cœur est touché. Arrivés au soir tombant près d'un village, les pèlerins pressent Jésus de rester avec eux : *Il entre donc dans l'auberge pour rester avec eux* (rester avec, encore une définition de l'accompagnement, qui complète être en chemin avec). Or une fois à table avec eux, il prit le pain, dit la bénédiction, puis le rompit (rompre le pain et le partager, définition concrète de l'accompagnement⁶⁶) et le leur donna. Leurs yeux s'ouvrirent et ils le reconnurent... , mais il avait disparu de devant eux. C'est donc à ce geste familier, la fraction du pain, que nos pèlerins-Alzheimer reconnurent le Christ. Comme Janine un jour m'a reconnu à un geste qui lui était familier : Ces yeux étant empêchés de me voir, elle m'a de nouveau demandé : « Où est Jean ? » Je suis allé fendre du bois dans l'annexe de notre maison. Guidée par le bruit, elle est venue vers moi et me dit : « Ah, tu es là ! Où étais-tu ? » Janine m'a reconnu... à la fraction du bois. Et grande fut sa joie. Comme celle de nos deux pèlerins-Alzheimer. Cependant, *Jésus avait disparu devant eux... , mais pas dans leur cœur*.

Habillé de la plus belle lumière de l'Ecriture

Notre sujet était : *La maladie d'Alzheimer à la lumière des Ecritures, et inversement (Les Ecritures à la lumière de la maladie d'Alzheimer)*. Or, la maladie d'Alzheimer concerne non seulement le malade, mais aussi celui ou ceux qui l'accompagne(nt). Ces deux aspects, indissociablement liés, se retrouvent dans le récit des pèlerins d'Emmaüs, qui contient une éthique de l'accompagnement. Il nous invite à marcher dans les pas de ceux que nous accompagnons, à être avec eux, à la manière dont le Christ a fait route avec les deux pèlerins et s'est mis à table avec eux. Mais nous sommes aussi ce *fil*s Alzheimer de la parabole, qui, après avoir connu le dépaysement et le dénuement, est retourné vers son père. Celui-ci, l'ayant aperçu de loin, courut se jeter à son cou et lui donna un *baiser d'attente*. En même temps que nous nous identifions spirituellement au fils, la parabole nous invite à nous identifier au père lorsque nous accompagnons une personne dans le dénuement : il faut la revêtir de la plus belle robe de notre estime et de notre amour. C'est ainsi que nous la *validons* : Vite, *apportez la plus belle robe et l'en revêtez, mettez-lui un anneau au doigt et des chaussures aux pieds*. N'est-ce pas cela, justement, que Janine avait demandé lorsqu'elle m'a dit : *Quand est-ce qu'il y en aura un qui va se déshabiller, pour m'habiller, moi ?* Je l'ai revêtue de la plus belle robe, *brodée d'amour*. Quant à elle, déshabillée par sa maladie, elle m'a habillé de la plus belle lumière de l'Ecriture. Elle m'a mis au doigt une plume, *La plume du silence*.

⁶⁶ « Ce corps-là, je l'accompagne. N'est-ce pas chose précieuse déjà, puisque l'accompagnement au sens étymologique - cum pane- est un partage du pain ? Un viatique. Ceci est ton corps et je fais route avec lui. » Gabriel Ringlet, *Ceci est ton corps/Journal d'un dénuement*. Paris : Albin Michel, 2008, p. 20.

Dès le début de sa maladie, Janine et moi étions confrontés à la question de la vérité, au sens où l'entendait saint Thomas d'Aquin : *adequatio rei et intellectus*. Je ne pouvais imaginer, au couvent d'études dans les années 1950, qu'un jour je serais confronté à cette question d'une manière existentielle, c'est-à-dire dans ma relation avec la femme aimée. Au début de sa maladie, nous avions des discussions comme celle-ci :

Moi – Nous avons fait de belles promenades aujourd'hui.

Elle – Mais non, ce n'étais pas avec toi, c'était avec mon mari. Ne me raconte pas des choses pareilles. Je suis pour la vérité. Si tu me racontes des choses comme ça, je ne peux plus avoir confiance en personne. Je suis toute remuée maintenant.

Moi – Tu peux avoir confiance en moi.

Elle – Oui, mais pas si tu racontes des choses qui ne sont pas. Il ne faut dire que la vérité.⁶⁷

Janine est pour la vérité dans le sens de l'adéquation de la pensée et de la chose. Nous avons aussi la discussion suivante :

Elle – Trouve-moi mon mari, il s'appelle Jean Witt.

Moi – C'est moi, ton mari. Je m'appelle Jean Witt.

Elle – Mai ce n'est pas toi. Quand je crois quelque chose, je le crois. Je ne peux pas me mentir à moi-même.⁶⁸

Ici, il s'agit de la vérité dans le sens de *ma* vérité, c'est-à-dire de la sincérité. *Sincère* : *Se dit d'une personne qui fait connaître sa pensée, ses sentiments sans les déguiser* (Dictionnaire du Larousse). Sa maladie a rendu Janine incapable de déguisement. Les paroles de Janine au sujet de la vérité et de la perception du réel, je les ai entendues en résonance avec l'allégorie de la caverne de Platon.⁶⁹ Je l'ai relue à la lumière de la maladie d'Alzheimer, et inversement. Janine ressemblait aux personnages de la *caverne*, et, inversement, ces personnages étranges décrits par Socrate étaient en quelque sorte des *Alzheimer*.

Au début de sa maladie, j'ai cherché à ramener Janine au réel. En vain. Elle est restée prisonnière de ses représentations imaginaires, pour ne pas dire délirantes, les prenant pour la vérité, comme les personnages de l'allégorie de la caverne. Enchaînés depuis toujours, de telle sorte qu'ils ne pouvaient ni se déplacer ni tourner la tête, il leur était impossible de voir autre chose que les ombres projetées devant eux sur la paroi de la caverne, ombres qu'ils prenaient pour la réalité. J'ai cherché à *tourner la tête* de Janine, en vain, car les chaînes d'Alzheimer ont résisté. Elle m'opposait des arguments parfaitement justes en eux-mêmes, comme : *Il ne faut pas dire des choses qui ne sont pas* ou *Je ne peux pas me mentir à moi-même*. Je voulais de force lui faire voir les choses autrement, c'est-à-dire comme je les voyais. Je n'ai pas réussi. Elle a protesté vigoureusement. Si j'avais réussi, elle aurait été guérie. Mais c'était impossible. Sa situation était même pire que celle des personnages de la *caverne*. Socrate avait envisagé en effet qu'ils pussent à

67 Jean Witt, *op. cit.*, p. 23.

68 *Ibid.*, p. 20.

69 Platon, Livre septième, *La République*, in *Œuvres complètes*, Traduction Léon Robin. Paris : Gallimard Pléiade, 1950, p. 1101.

un moment être libérés de leurs chaînes, pour pouvoir sortir de la prison de leur caverne et accéder à la lumière de la raison. Mais – à ce jour – les chaînes neurologiques d’Alzheimer ne peuvent être brisées.

L’un de ces prisonniers de la caverne, une fois délivré de ses chaînes, a été *forcé soudainement à se lever, à tourner le cou, à marcher, à regarder du côté de la lumière*. N’est-ce pas au fond ce que j’ai essayé de faire avec Janine au début de sa maladie ? Ce n’était évidemment pas de l’empathie. Je n’arrivais pas encore à la voir de l’intérieur, c’est-à-dire à l’écouter. Je m’écoutais plutôt moi-même. Et elle a protesté comme ce prisonnier de l’allégorie de la caverne. Socrate, parlant à son interlocuteur dit en effet :

Or, (...), suppose qu’on le tire par force de là où il est, tout au long de la rocailleuse montée de son escarpement, et qu’on ne le lâche pas avant de l’avoir tiré dehors, à la lumière du soleil, est-ce qu’à ton avis il ne s’affligerait pas, est-ce qu’il ne s’irriterait pas d’être tiré de la sorte ?⁷⁰

De même, Janine s’était-elle irritée quand j’ai essayé de la ramener de force à la lumière de la raison : Elle m’a traité de menteur. Alors, ne pouvant *tourner son cou*, il a fallu que je *tourne* le mien. Que je renonce à vouloir la tirer de la prison où Alzheimer l’a mise (*Je suis en prison*, a-t-elle dit, *et pourtant je n’ai fait aucun mal*⁷¹) et que j’y vienne la visiter en prenant la *rocailleuse* « descente » qui me mènerait à elle. Et à l’intérieur de sa *caverne* j’ai découvert des trésors ! Le plus merveilleux de ces trésors, c’était de vivre avec une femme qui, incapable de mentir, se livrait à moi sans fard. Elle disait : « Je te dis tout, afin que tu saches qui je suis. » Ses yeux étant empêchés de me voir, Janine a fait de moi le confident à qui elle racontait son amour pour *Jean*. Au lieu de chercher à lui ouvrir les yeux, il a fallu que j’entre dans sa confiance. A un moment du récit de l’allégorie de la caverne, l’interlocuteur de Socrate lui dit : « Tu fais là une étrange description, et tes prisonniers sont étranges ! » Et Socrate de répondre : « C’est à nous qu’ils sont pareils ! » Oui, c’est à mon étrangère bien-aimée, *que je suis pareil* ! Dépaysée mentalement par sa maladie, elle m’a dépaysé spirituellement. Rompant mes liens, elle m’a fait sortir de ma *caverne* et m’a conduit à la lumière.

Août 2014 - mai 2015.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 1103.

⁷¹ Jean Witt, *op. cit.*, p. 24.





Louise Hervieu, 1936.
Photographie France-Presse.
Collection de Guillaume d'Enfert.

Page 175 :

Louise Hervieu, *Le Baiser*. Crayon Conté, gommages et éraflures, sur papier, 39,3 x 26,6 cm.

Paris, photographie et collection de Guillaume d'Enfert.
Dessin reproduit dans le portfolio de Louise Hervieu,
Vingt Nus,
Paris, Librairie de France, 1922.